

craignant de se voir confondue avec le vulgaire , embrassa le parti du monarque , dont elle recevait ce lustre emprunté , qu'elle lui rend toujours par une servitude volontaire et vénale. Comme ils possédaient encore la plupart des grandes terres , ils attachèrent à leur cause presque tous les peuples des campagnes , qui naturellement aiment le prince , parce qu'ils sentent qu'il doit les aimer. Londres et les villes considérables , à qui le gouvernement municipal donne un esprit républicain , se déclarèrent pour le parlement , entraînant avec elles les commerçans , qui , ne s'estimant pas moins que ceux de la Hollande , aspiraient à la liberté de cette démocratie.

Du sein de ces dissensions sortit la guerre civile la plus vive , la plus sanglante , la plus opiniâtre dont l'histoire ait conservé le souvenir. Jamais le caractère anglais ne s'était développé d'une manière si terrible. Chaque jour éclairait de nouvelles fureurs qu'on croyait poussées au dernier excès , et qui étaient effacées par d'autres encore plus atroces. Il semblait que la nation touchait à son dernier terme , et que tout Breton avait juré de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie.

III.  
Par quels  
hommes  
furent peuplées les îles  
anglaises.

Dans l'embrasement universel , des esprits moins ardens cherchèrent un refuge paisible vers les îles de l'Amérique , dont la nation anglaise venait de s'emparer. La tranquillité qu'ils y trouvèrent multiplia les émigrations. A mesure que l'incendie gagnait la métropole , on vit les colo-

nies s'accroître et se peupler. Aux citoyens qui fuyaient les factions se joignirent bientôt les royalistes opprimés par les républicains , dont les armes avaient enfin prévalu.

Sur les traces des uns et des autres on vit passer au Nouveau-Monde ces hommes inquiets , pleins de feu , à qui de fortes passions donnent de grands désirs , inspirent des projets vastes , qui bravent les dangers , les hasards et les travaux , dont ils ne voient que deux issues , la mort ou la fortune ; qui ne connaissent que les extrémités de l'opulence ou de la misère : également propres à renverser ou à servir la patrie , à la dévaster ou à l'enrichir.

Les îles furent encore l'asile des négocians que le malheur de leurs affaires ou les poursuites de leurs créanciers avaient réduits à l'indigence et plongés dans l'oisiveté. Forcés de manquer à leurs engagements , cette disgrâce fut pour eux la route de la prospérité. Après quelques années , on les vit rentrer avec éclat , et monter à la plus haute considération dans les provinces d'où l'ignominie et un abandon universel les avaient bannis.

Cette ressource était encore plus nécessaire à de jeunes gens que la première effervescence de l'âge des plaisirs avait entraînés dans les excès de la débauche et du dérangement. S'ils n'eussent quitté leur pays , la honte et le décri , qui ne manquent jamais de flétrir l'âme , les auraient empêchés d'y recouvrer les bonnes mœurs et l'es-

time publique. Mais dans une nouvelle terre où l'expérience du vice pouvait devenir pour eux une leçon de sagesse, où ils n'avaient à effacer aucune impression de leurs fautes, ils trouvèrent après le naufrage une planche qui les ramena au port. Leur travail répara les désordres de leur conduite; et des hommes sortis de l'Europe en brigands qui la déshonoraient y retournèrent honnêtes, et furent d'utiles citoyens.

Tous ces divers colons eurent à leur disposition pour défricher et cultiver leurs terres les scélérats des trois royaumes d'Angleterre qui, pour des crimes capitaux, avaient mérité la mort, mais que, par un esprit de politique humaine et raisonnée, on faisait vivre et travailler pour le bien de la nation. Transportés aux îles, où ils devaient passer un certain nombre d'années dans l'esclavage, ces malfaiteurs contractèrent dans les fers le goût du travail et des habitudes qui les remirent sur la voie de la fortune. On en vit qui, rendus à la société par la liberté, devinrent cultivateurs, chefs de famille, et propriétaires des meilleures habitations: tant cette modération dans les lois pénales, si conforme à la nature humaine, qui est faible et sensible, capable du bien même après le mal, s'accorde avec l'intérêt des états civilisés!

iv.  
Sous quelle  
forme d'ad-  
ministration  
s'établirent

Cependant l'île métropolitaine était trop occupée de ses dissensions domestiques pour songer à donner des lois aux îles de sa dépendance; et

ses habitans n'avaient pas assez de lumières pour combiner eux-mêmes une législation propre à une société naissante. Mais à mesure que les guerres civiles épuisaient le gouvernement de l'Angleterre, ses colonies, sortant des entraves de l'enfance, formèrent leur constitution sur un modèle qu'elles ne croyaient pouvoir jamais trop imiter. Leur attachement égala leur vénération. Toujours on les vit tenir par les liens du sang, par les nœuds du besoin, à une patrie originaire qui sans cesse veillait à leur sûreté, qui sans cesse veillait à leur amélioration. Semblable à l'aigle qui ne perd jamais de vue le nid de ses aiglons, Londres vit toujours du sommet de sa tour ses colonies croître et prospérer sous ses regards attentifs. Ses innombrables vaisseaux, couvrant de leurs voiles orgueilleuses un espace de deux mille lieues, lui ont constamment formé comme un pont sur l'Océan pour communiquer d'un monde à l'autre. Avec de bonnes lois qui maintiennent ce qu'elles ont établi, elle n'a pas eu besoin, pour garder ses possessions éloignées, de troupes réglées, qui sont toujours un fardeau pesant et ruineux. Deux corps très-faibles, fixés à Antigua et à la Jamaïque, ont suffi à une nation qui pense avec raison que des forces navales bien entretenues, continuellement exercées, toujours dirigées vers l'utilité publique, sont les vraies fortifications de ces utiles établissemens.

les îles  
anglaises.

Par ces soins bienfaisans qu'une politique éclai-

rée puisa dans l'humanité même, les îles anglaises furent bientôt heureuses, mais peu riches. Leur culture se bornait au tabac, au coton, au gingembre, à l'indigo. Quelques colons entreprenans allèrent chercher au Brésil des cannes à sucre. Elles multiplièrent prodigieusement, mais sans beaucoup d'utilité. On ignorait l'art de mettre à profit cette précieuse plante; et on n'en tirait qu'un faible et mauvais produit, que l'Europe rejetait ou n'acceptait qu'au plus vil prix. Une suite de voyages à Fernambuc apprit à cultiver le trésor qu'on y avait enlevé; et les Portugais, qui jusqu'alors avaient seuls fourni le sucre, eurent en 1650, dans un allié dont l'industrie leur semblait précaire, un rival qui devait s'approprier un jour leurs richesses.

v. Moyen employé par la métropole pour s'assurer toutes les productions de ses îles. Cependant la métropole n'avait qu'une part très-bornée aux prospérités de ses colonies. Elles répandaient elles-mêmes directement leurs denrées partout où elles en espéraient un meilleur débit; et les navigateurs de toutes les nations étaient indistinctement reçus dans leurs ports. Cette liberté illimitée livrait presque entièrement ce commerce à un peuple voisin qui, à raison du bas intérêt de son argent, de l'abondance de ses capitaux, du nombre de ses navires, de la médiocrité de ses droits d'entrée et de sortie, pouvait faire de meilleures conditions au vendeur et à l'acheteur. La Hollande était ce peuple. Elle réunissait tous les avantages d'une armée supérieure qui,

toujours maîtresse de la campagne, à toutes ses opérations libres. Elle s'empara bientôt du profit de tant de productions qu'elle n'avait ni plantées ni moissonnées. On voyait dans les îles anglaises dix de ses vaisseaux pour un navire anglais.

Ce désordre avait peu occupé la nation durant le temps que les guerres civiles l'avaient bouleversée; mais aussitôt qu'eurent cessé ces troubles et ces orages qui l'avaient conduite au port par la violence même des vents et des courans, elle jeta ses regards au-dehors. Elle vit que ceux de ses citoyens qui s'étaient comme sauvés dans le Nouveau-Monde seraient perdus pour l'état, si les étrangers qui dévoraient le fruit de ses colonies n'en étaient exclus. Cette réflexion approfondie et méditée fit éclore en 1651 ce fameux acte de navigation qui, n'ouvrant qu'au pavillon anglais l'entrée des îles anglaises, en devait faire exporter directement toutes les productions dans les pays soumis à la nation. Le gouvernement, qui présentait et bravait les inconvéniens de cette exclusion, n'envisageant l'empire que comme un arbre, crut devoir faire refluer vers le tronc des suc qui se portaient avec trop d'abondance dans quelques branches.

Toutefois on ne poursuivit pas à la rigueur l'observation de cette loi gênante. Peut-être les navires marchands de la métropole n'étaient-ils pas assez multipliés pour enlever toutes les productions des îles; peut-être craignit-on d'aigrir

ces colonies en privant subitement leurs rades d'une concurrence qui augmentait le prix des denrées ; peut-être les plantations avaient-elles encore besoin de quelque tolérance pour porter leurs cultures au point où on les désirait. Ce qui est sûr, c'est que l'acte de navigation ne fut sévèrement exécuté qu'en 1660. A cette époque, les sucres anglais avaient remplacé le sucre portugais dans tout le nord de l'Europe. On peut croire qu'ils l'auraient également supplanté au midi, si l'obligation imposée aux navigateurs d'aborder dans les ports britanniques avant de passer le détroit de Gibraltar n'avait mis des obstacles insurmontables à ce commerce. Il est vrai que, pour acquérir cette supériorité sur la seule nation qui fût en possession de cette denrée, les Anglais avaient été obligés de baisser considérablement les prix ; mais l'abondance des récoltes les dédommageait avantageusement de ce sacrifice. Si le spectacle de cette fortune encourageait d'autres peuples à cultiver, du moins pour leur consommation, l'Angleterre s'ouvrait de nouveaux débouchés qui remplissaient le vide des anciens. Le plus grand malheur qu'elle éprouva dans une longue suite d'années, ce fut de voir beaucoup de ses cargaisons enlevées et vendues à vil prix par des corsaires français. Le cultivateur en ressentait le double inconvénient de perdre une partie de ses sucres, et de n'en débiter l'autre qu'au-dessous de sa valeur.

Malgré ces pirateries passagères, que le calme de la paix faisait toujours cesser, les travaux s'accrurent de plus en plus dans les îles anglaises. Toutes les productions propres à l'Amérique y obtinrent de nouveaux soins ; mais les riches propriétaires s'attachèrent plus particulièrement au sucre, dont le débit augmentait chaque jour dans l'Europe entière. Cette prospérité durait depuis un demi-siècle, lorsque les esprits attentifs s'aperçurent que les exportations se ralentissaient. On crut alors assez généralement que les colonies étaient usées. Le sénat de la nation adopta lui-même ce préjugé, sans considérer que, si le sol n'avait plus cette fécondité particulière aux campagnes nouvellement défrichées, il lui restait toujours le degré de fertilité que la terre perd rarement, à moins que des fléaux et des écarts de la nature ne changent sa substance. La vérité ne tarda pas à se faire jour. Il fallut reconnaître que les marchés étrangers se fermaient peu à peu pour la Grande-Bretagne, et ne s'ouvriraient bientôt que pour la France.

Cet empire qui, par ses avantages naturels et le génie actif de ses habitans, devrait être le premier à tout entreprendre, s'est long-temps trouvé, par les entraves de son gouvernement, un des derniers à s'instruire de ses intérêts. Il reçut d'abord son sucre des Anglais ; ensuite il en cultiva pour ses usages, puis pour vendre, jusqu'à ce que les gênes de tous les genres l'eussent réduit à ses

vi.  
Diminution  
des avan-  
tages que  
l'Angleterre  
retirait des  
îles. Quelle  
en fut la  
cause.

seuls besoins. Ce ne fut qu'en 1716 que ses îles recommencèrent à approvisionner les autres nations. La qualité supérieure de leur sol, l'avantage d'exploiter des terres neuves, l'économie forcée de leurs cultivateurs encore pauvres, tout se réunissait pour les mettre en état d'offrir leur production à un prix plus bas que les colonies rivales. D'ailleurs elle était meilleure. Aussi, à mesure qu'elle se multipliait, celle qu'autrefois on recherchait si fort était-elle repoussée dans tous les marchés. Vers l'an 1740, le sucre des plantations françaises se trouva suffisant pour l'approvisionnement général; et, à cette époque, les Anglais se virent réduits à ne cultiver que pour leurs besoins. Ils étaient encore très-bornés au commencement du siècle; mais l'usage du thé et d'autres nouveaux goûts en ont prodigieusement augmenté la consommation.

vii.  
Les Anglais  
s'établissent  
à la Barbade.  
Grande prospérité  
de  
cette île.

La Barbade était une des possessions britanniques qui fournissaient le plus de cette denrée. Cette île, située au vent de toutes les autres, ne paraissait pas avoir été habitée, même par des sauvages, lorsqu'en 1627 quelques familles anglaises s'y transportèrent, mais sans aucune influence de l'autorité publique. Ce ne fut que deux ans après qu'il s'y forma une colonie régulière aux dépens et par les soins du comte de Carlisle, qui, à la mort tragique de Charles 1<sup>er</sup>, perdit une propriété que ce faible prince lui avait imprudemment accordée. On la trouva couverte d'ar-

bres si gros et si durs, qu'il fallait, pour les abattre, un caractère, une patience et des besoins peu communs. La terre fut bientôt libre de ce fardeau, ou dépouillée de cet ornement; car il est douteux si la nature n'embellit pas mieux son ouvrage que la main de l'homme, qui change tout pour lui seul. Des citoyens, las de voir couler le sang de leur patrie, se hâtèrent de peupler ce séjour étranger. Tandis que les autres colonies étaient plutôt dévastées que cultivées par des vagabonds que la misère et le libertinage avaient bannis de leurs foyers, la Barbade recevait tous les jours de nouveaux habitans, qui lui apportaient, avec des capitaux, du goût pour l'occupation, du courage, de l'activité, de l'ambition, ces vices et ces vertus qui sont le fruit des guerres civiles.

Avec ces moyens, une île qui n'a que sept lieues de longueur, depuis deux jusqu'à cinq de largeur, et dix-huit lieues de circonférence, s'éleva en moins de quarante ans à une population de plus de cent mille âmes, à un commerce qui occupait quatre cents navires de cent cinquante tonneaux chacun. Jamais peut-être le globe n'avait vu se former un si grand nombre de cultivateurs dans un espace si resserré, ni créer de si riches productions en si peu de temps. Les travaux, dirigés par des Européens, étaient supportés par des malheureux achetés sur les plages africaines, ou même volés en Amérique. Cette dernière espèce de barbarie était un appui ruineux pour un

nouvel édifice. Elle faillit en causer le renversement.

viii.  
Conspiration  
formée à la  
Barbade par  
les esclaves.

Des Anglais débarqués sur les côtes du continent pour y faire des esclaves furent découverts par les Caraïbes qui servaient de butin à leurs courses. Ces sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jeta dans un bois. Une Indienne, l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrètement, et le reconduisit après quelque temps sur les bords de la mer. Ses compagnons y attendaient à l'ancre ceux qui s'étaient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avait conservé la vie, qui lui avait donné son cœur avec tous les sentimens et tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la nation anglaise, un de ses poètes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité ce monument infâme d'avarice et de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des nations.

Les Indiens, qui n'étaient pas assez hardis pour entreprendre de se venger, communiquèrent leur ressentiment aux nègres, qui avaient encore plus de motifs, s'il était possible, de haïr les Anglais. D'un commun accord, les esclaves jurèrent la mort de leurs tyrans. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille de l'exécution la colonie était sans défiance. Mais, comme

si la générosité devait toujours être la vertu des malheureux, un des chefs du complot en avertit son maître. Des lettres aussitôt répandues dans toutes les habitations, arrivèrent à temps. On arrêta la nuit suivante les esclaves dans leurs loges ; les plus coupables furent exécutés dès le point du jour, et cet acte de sévérité fit tout rentrer dans la soumission.

Elle ne s'est pas démentie depuis ; et cependant la colonie a prodigieusement déchu de son ancienne prospérité. Ce n'est pas qu'on n'y compte encore dix mille blancs et cinquante mille noirs ; mais les récoltes ne répondent pas à la population. Elles ne s'élèvent pas, dans les meilleures années, au-dessus de vingt millions pesant de sucre, et restent très-souvent au-dessous de dix millions : encore, pour obtenir ce faible produit, faut-il faire des dépenses beaucoup plus considérables que n'en exigeait un revenu double dans les premiers temps.

Le sol de la colonie, qui n'est qu'un rocher de pierre calcaire recouvert de fort peu de terre, est entièrement usé. Tous les ans il faut l'ouvrir à une assez grande profondeur, et remplir de fumier les trous qu'on a faits. Le plus ordinaire de ces engrais est le varec que le flux jette périodiquement à la côte. C'est dans cette herbe marine que les cannes sont plantées. La terre n'y sert guère plus à la production que les caisses dans lesquelles sont mis les orangers en Europe.

ix.  
Etat actuel  
de la  
Barbade.